



Le fils de l'Ursari

Xavier-Laurent Petit

Le livre

Quand on est le fils d'un montreur d'ours, d'un Ursari, comme on dit chez les Roms, on sait qu'on ne reste jamais bien longtemps au même endroit. Harcelés par la police, chassés par des habitants, Ciprian et sa famille ont fini par relâcher leur ours et sont partis se réfugier à Paris où, paraît-il, il y a du travail et plein d'argent à gagner.

Dès l'arrivée dans le bidonville, chacun se découvre un nouveau métier. Daddu, le montreur d'ours, devient ferrailleur, M'man et Vera sont mendiante professionnelle, Dimetriu, le grand frère, est « emprunteur » de portefeuilles et Ciprian, son apprenti.

Un soir, Ciprian ne rapporte rien de sa « journée de travail ». C'est qu'il a découvert le paradis, le « jardin du Lusquenbour », où il observe en cachette des joueurs de « tchèquematte ». Le garçon ne connaît rien aux échecs mais s'aperçoit vite qu'il est capable de rejouer chaque partie dans sa tête.

C'est le début d'une nouvelle vie pour le fils de l'Ursari...

Prix Sorcières 2017

Prix SGDL 2017

L'auteur

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérion. Il entre à *l'école des loisirs* avec *Ma tête à moi* qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité.

Xavier-Laurent Petit

Le fils de l'Ursari

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Marie.

*À la famille rom croisée
rue du Faubourg-Saint-Antoine
au cours de l'hiver 2014.*

*Merci à Marc Ballandras pour son initiation
– brève, mais indispensable – au très silencieux monde
des tournois d'échecs. J'espère qu'il saura
me pardonner mes approximations !*

Un matin, Mică est morte.

C'était notre voiture.

Arrivée au sommet d'une côte, elle a lâché un pet effroyable et s'est arrêtée net. La cage de Găman a cogné l'arrière de la caravane, et mon père a poussé un juron. On n'a plus entendu que les piailllements des oiseaux qui s'enfuyaient et les ronflements de Mammada. Lorsque grand-mère dort, rien ne saurait la réveiller.

Mică était une spécialiste des pannes et ce n'était pas la première fois qu'elle nous laissait au bord de la route. Lorsque Daddu, mon père, a ouvert le capot, l'intérieur ressemblait à une bouillie de cambouis et de ferraille, un liquide noirâtre dégoulinait sur la route, et de la fumée s'échappait du moteur... Il nous a lancé un coup d'œil navré.

– Cette fois, c'est grave, a-t-il annoncé.

Rien n'aurait pu ressusciter Mică.

À son habitude, m'man n'a rien dit et ma sœur a vérifié son maquillage dans le rétroviseur. Depuis quelques

mois, rien ne semblait plus important pour Vera que la longueur de ses cils et la couleur de ses lèvres. Dimetriu, mon frère, s'est roulé une cigarette et Mammada a ouvert un œil. Găman, lui, tournait en grondant dans sa minuscule cage. Le choc l'avait réveillé de sa sieste et les ours n'aiment pas les réveils brutaux.

On a regardé autour de nous. D'un côté, des champs détrem pés de pluie, de l'autre, une forêt qui escaladait les pentes. Tout au bout de la route, au fond de la vallée, une ville se recroquevillait dans la brume, hérissée de chemi nées immenses.

Un chemin bourbeux s'enfonçait sous les arbres, juste à côté de l'endroit où Mică avait rendu l'âme.

– On pousse ? a demandé Dimetriu.

– On pousse, a grommelé Daddu.

On s'y est tous mis. Y compris ma sœur avec son maquillage et Mammada, qui est vieille comme le monde.

On a d'abord poussé la voiture jusqu'à l'orée de la forêt, puis notre caravane, et enfin la cage de Găman. Il ne restait qu'à attendre.

Généralement, on n'attend pas longtemps parce que les gens ne nous aiment pas beaucoup, nous autres, les *Ursaris*, les montreurs d'ours.

Ils nous soupçonnent toujours du pire. Nous regardent comme des moins que rien. Nous traitent de vagabonds, de criminels, de voleurs d'enfants et de je ne sais quoi encore. Dès qu'on s'installe quelque part, les voisins nous jettent des coups d'œil assassins. S'ils pouvaient nous fusil-

ler d'un seul regard, ils le feraient sans hésiter, mais, la plupart du temps, ils se contentent d'appeler le commissariat le plus proche. Les policiers accourent, armés jusqu'aux dents, et nous ordonnent d'aller nous faire pendre ailleurs.

– Dégagez de là ! C'est interdit.

Daddu se drape alors dans son manteau troué et leur jette un regard méprisant. Il affirme que nous sommes les fils du vent, les seigneurs du monde et les derniers descendants des pharaons d'Égypte. Voilà des siècles, dit-il, que l'empereur Sigismond en personne, roi de Bohême, de Hongrie, et margrave de Brandebourg, nous a accordé sa protection*. Quiconque s'en prend à nous s'en prend aussi à lui.

Les policiers ricanent. Ils ne connaissent pas l'empereur Sigismond. N'en ont jamais entendu parler. Il est mort depuis si longtemps que tout le monde l'a oublié. En revanche, ils ont reçu des ordres du commissaire, et n'ont besoin de rien d'autre pour nous mettre dehors.

Il n'y avait aucune raison pour que ça se passe autrement le jour de la mort de Mică. On a donc attendu l'arrivée de la police.

Dimetriu s'est éloigné vers la ville, et il s'est mis à pleuvoir. Une grosse pluie d'automne mêlée de neige et de bourrasques qui arrachaient les dernières feuilles des

* En 1417, Sigismond I^{er}, empereur du Saint Empire romain germanique, accorde aux chefs de la communauté tzigane une lettre de protection leur permettant de circuler librement sur l'étendue de son empire.

arbres. C'est sans doute pour ça que la police n'est pas venue : la pluie ramollit les képis.

Le sol était si boueux et gorgé d'eau que les roues de Mică se sont peu à peu enfoncées dans le sol, comme si elles se soudaient à la terre. À son tour, notre caravane s'est enlisée, puis la cage de Găman.

En deux heures de temps, nous sommes devenus des nomades immobiles, embourbés à la lisière de la forêt. Enracinés dans la boue.

En fin d'après-midi, Dimetriu est revenu avec des nouvelles fraîches.

– La ville s'appelle Tămăsciu. Les usines sont des aciéries. Elles fonctionnent jour et nuit, et tous les gens d'ici y travaillent. Ça veut dire qu'ils ont de l'argent.

Il a allumé une cigarette.

– Ah, j'oubliais. Il y a un marché tous les jours.

Les aciéries, on s'en moquait, mais l'argent et le marché, c'étaient de bonnes nouvelles.

– J'en ai profité pour faire les courses, a ajouté mon frère.

Il a sorti de sa veste un lapin, quelques pommes de terre et un gros morceau de lard pour Găman. Mammada a battu des mains. Elle était vieille comme les pierres, mais elle avait un appétit d'ogre.

Plus tard, en France, quand je suis allé à l'école pour la première fois de ma vie, madame Beaux-Yeux m'a expliqué que ce que faisait Dimetriu, ça ne s'appelait pas faire les courses, mais voler. J'ai tenté de lui faire

comprendre qu'elle se trompait. Dimetriu ne payait jamais les marchandises qu'il rapportait, c'est un fait. Mais payer, c'est une affaire de riches. Et nous, nous étions pauvres. Des protégés de l'empereur Sigismond ne pouvaient quand même pas se laisser mourir de faim !

Qu'aurait-elle fait à notre place, elle ? Madame Beaux-Yeux hochait la tête, légèrement troublée. Elle avait toujours un peu de mal à répondre à cette question.

Dimetriu disait qu'il ne faisait qu'emprunter, et qu'il rembourserait tout le monde dès qu'il aurait trouvé le moyen de gagner de l'argent. Les commerçants et les policiers n'étaient pas du même avis, mais Dimetriu avait deux atouts : un, il se faisait rarement surprendre, et deux, il courait bien plus vite que des policiers ventrus ou des commerçants repus. L'un des rares avantages qu'il y a à être pauvre, c'est qu'on est maigre.

M'man a fait cuire le lapin à la broche sur le feu de sapin qu'elle a réussi à allumer malgré la pluie. M'man est la reine du feu. Qu'il neige, qu'il vente ou qu'il tombe des cordes, elle arrive toujours à le faire prendre.

– Tu crois, a demandé Daddu en rongant un os, qu'on pourra aller demain au marché avec Găman ?

Dimetriu a laissé échapper un petit rot.

– Sûr ! J'ai repéré un emplacement de l'autre côté du pont, juste en face du marché, avec un arbre.

Comme s'il avait compris, Găman a poussé un grognement d'ours satisfait avant d'engloutir un énorme morceau de lard.

On s'est ensuite allongés dans notre caravane, enfouis sous nos couvertures chaudes, à écouter la pluie tambouriner sur le toit. Le minuscule poêle et Mammada ronflaient ensemble, les policiers ne nous avaient pas encore chassés, on avait le ventre plein, et Daddu irait demain présenter son numéro avec Găman sur la place de Tămăsciu.

Enfin, les choses n'allaient pas si mal.

Le lendemain, on s'est installés sur la place de Tămăsciu, entre le marché et la rivière. Je tenais à pleines mains un morceau de lard discrètement « emprunté » à un charcutier du marché, et j'en enduisais le dos, la poitrine et les épaules de mon père.

– Mets-en une bonne couche, Ciprian. Bien partout.

– Si j'en mets trop, Găman va te dévorer tout cru.

Daddu a eu un petit rire, comme si c'était complètement impossible.

La vérité, c'est qu'à plusieurs reprises ce n'était pas passé très loin.

Găman a beau être le plus pacifique des ours, c'est quand même un ours. Il est si gros et si fort qu'il pourrait abattre un homme d'un seul coup de patte. C'est du moins ce que Daddu annonce aux spectateurs au début de son numéro.

Pour l'instant, il sommeillait, le museau entre les pattes. Un anneau de fer lui traversait le nez. L'anneau était soudé à une chaîne, elle-même attachée à l'unique arbre de la place. Dès que Găman commençait à faire l'imbé-

cile, il suffisait de tirer un bon coup sur la chaîne. L'anneau lui tordait le nez, et la douleur le calmait aussitôt. Il faut savoir se faire obéir. Mais on avait rarement besoin d'en arriver là. La plupart du temps, Găman était doux comme un agneau.

Un très gros agneau avec des dents d'ogre, des griffes de tigre et une force herculéenne.

Les gens qui allaient ou revenaient du marché faisaient un large détour pour l'éviter, impressionnés par sa taille. Mais à peine l'avaient-ils dépassé qu'ils nous jetaient des coups d'œil dédaigneux.

J'ai posé le morceau de lard.

– Cette fois, je crois que tu en as partout.

Daddu a resserré ses bracelets de force autour de ses poignets. Les griffes d'ours tatouées sur ses phalanges semblaient presque vraies. Il a vérifié que son couteau était bien attaché à sa ceinture. Avec son manche d'ivoire et sa lame effilée comme un rasoir, le couteau de Daddu était une arme redoutable. Forcée comme un harpon, faite pour s'ancrer dans la chair et infliger de terribles blessures. Il le tenait de son père, qui lui-même le tenait de son père, qui lui-même... C'est ce que Mammada racontait. Bien avant le règne de l'empereur Sigismond, nous étions déjà des montreurs d'ours, et seuls les Ursaris possédaient de tels couteaux. C'est ma sécurité, disait Daddu. Au cas où les choses tourneraient mal avec Găman. Mais de mémoire d'homme, jamais aucun membre de notre famille n'avait utilisé son couteau contre les ours.

Un accord secret nous unissait à eux depuis des siècles. Nous étions faits pour vivre ensemble.

– Va préparer Găman.

En entendant son nom, Găman a ouvert un œil. Il s'est assis sur ses grosses fesses poilues et m'a regardé approcher.

On avait le même âge, lui et moi. Dix ans. Enfin... à peu près dix ans. Peut-être neuf, ou onze. Voire même douze... Chez nous, on ne se préoccupe pas trop de ces choses-là. Vera a à peu près l'âge de chercher un fiancé. Dimetriu a à peu près l'âge d'aller en prison si les policiers l'attrapent. Mammada a à peu près l'âge de mourir, et moi, j'ai à peu près l'âge de m'occuper de Găman, même s'il est cent fois plus gros, plus grand, plus fort et plus goinfre que moi.

Daddu, mon père, l'a décidé le jour où il a remarqué qu'en nous voyant côte à côte les gens riaient. Je suis si maigre que je ressemble à un ver de terre, et ça amuse les spectateurs qu'un gringalet de mon gabarit mène cette grosse montagne de poils et de muscles par le bout du nez. C'est le cas de le dire.

Găman a senti l'odeur du lard sur la peau de mon père.

– *Stil*, Găman! Tranquille!...

J'ai un peu tiré sur l'anneau, histoire de lui rappeler qui était le patron.

Il a grogné. Il avait son regard des bons jours. C'est plus difficile quand il décide de faire sa mauvaise tête.

J'ai resserré sa muselière. Pas trop. Il fallait que chacun puisse voir la taille impressionnante de ses crocs. Je le répète, Găman n'est pas méchant. Il est juste grand, gros, fort et terriblement affamé. Et quand il a faim, c'est-à-dire à peu près tout le temps, rien ne l'arrête. Il a tendu une patte, puis l'autre, et j'ai solidement noué ses grosses mouflés en cuir de bœuf. Elles étaient censées protéger Daddu des coups de patte, mais, même lorsqu'on les limait, les griffes de Găman étaient de véritables poignards, capables de traverser le plus épais des cuirs. Le dos de mon père était lacéré de cicatrices. Il aurait fallu... Je ne sais pas, moi... du cuir d'éléphant, de baleine, ou de mammoth, peut-être.

J'ai adressé un signe à Daddu. Găman était prêt. Le spectacle pouvait commencer.

Vera s'est d'abord avancée sous la neige qui commençait à tomber, fine comme du duvet d'oiseau. Daddu dit qu'une jolie fille, ça attire toujours les spectateurs. Elle s'est mise à chanter.

Podul de piatră sa dărâmat

A venit apa și la luat

Vom face altul pe riu, în jos...

Le pont de pierre s'est écroulé

L'eau est venue et l'a emporté

On en construira un autre sur la rivière...

Elle tourbillonnait en frappant son tambourin, les bras dressés vers le ciel. Quelques personnes se sont arrêtées pour la regarder, troublées par sa grâce et sa beauté.

Dans une dernière virevolte, Vera s'est éclipsée et Daddu s'est avancé au milieu de la place, le torse nu et la peau luisante de graisse sous les flocons. Il a sorti une craie de sa poche, a tracé un large cercle sur le sol, et s'est redressé.

– Approchez mesdameszémessieurs, laidizégentle-

mannes ! Venez applaudir le spectacle unique au monde d'un homme luttant à mains nues contre un ours. Oui ! Vous avez bien entendu. Contre un ours ! Pas un ourson maigrichon, mais un véritable fauve, féroce et indomptable, laidizégentlemannes, né au cœur des forêts les plus impénétrables. Une redoutable force de la nature, capable d'abattre un homme d'un simple coup de patte. Approchez ! Approchez ! Le spectacle le plus extraordinairement risqué, le plus fabulosistique et le plus gigantexceptionnel que vous puissiez admirer ici-bas va débiter !

Il a attrapé quelques flocons au vol en prenant soin d'exhiber les tatouages de ses phalanges.

– Voyez-vous ceci ? a-t-il braillé en rouvrant la main. Peut-être pensez-vous que c'est de la neige. Erreur, mesdameszémessieurs, laidizégentlemannes ! Ce qui tombe là, c'est le duvet des anges du paradis qui se penchent en ce moment même par-dessus les nuages pour ne pas perdre une miette du spectacle. Approchez, mesdameszémessieurs ! Approchez, laidizégentlemannes !

Plus que tout, Daddu tenait à son «laidizégentlemannes». Au cas où il y aurait eu des spectateurs étrangers dans la salle, disait-il.

Sauf qu'il n'y avait pas de salle, et encore moins de spectateurs étrangers.

Il a attendu un instant. Ceux qui s'étaient arrêtés pour regarder Vera prenaient maintenant le large. Seuls quelques gamins se sont approchés. Des petits morveux de cinq ou six ans.

Je me suis avancé à mon tour. Je tenais la chaîne de Găman qui se dandinait derrière moi, ses grosses pattes emmitoufflées dans leurs mouffles. Il connaissait son rôle. Il s'est de lui-même placé au centre du cercle de craie, s'est dressé de toute sa taille face à Daddu et a humé autour de lui. L'air sentait la neige, mais la peau de mon père sentait le lard et, à son habitude, Găman était affamé. Daddu s'est signé, a poussé un hurlement de sauvage et s'est précipité sur Găman. Il a agrippé son poil rêche à pleines mains tandis que les grosses pattes de l'ours se refermaient sur son dos. Ils sont restés un moment arc-boutés, presque immobiles, muscles tendus, chacun tentant de résister à la force de l'autre.

Le museau collé au torse de mon père, irrésistiblement attiré par l'odeur du lard, Găman cherchait à lécher sa peau. Daddu suait et soufflait presque aussi fort que lui, cramponné au pelage de l'ours dont les griffes lui écorchaient la peau.

Moi, je tenais ferme la chaîne. Si Găman devenait un peu trop agressif, j'étais chargé de tirer un grand coup sur l'anneau, histoire de lui rappeler les bonnes manières.

Daddu et l'ours tournaient sur eux-mêmes. Găman enserrait mon père qui tentait de le repousser de toutes ses forces. Ses muscles saillaient sous sa peau, son visage ruisselait et de grandes estafilades rouges zébraient déjà son dos sur toute la longueur.

Massés à distance, les petits mioches tapaient des mains et encourageaient l'ours à flanquer une bonne raclée à

mon père. Ça me démangeait de lancer Găman aux trousses de ces petits crétins.

Daddu a soudain poussé un cri déchirant et mis un genou en terre, comme terrassé par son adversaire. De toute sa masse, Găman l'a bousculé comme un jouet, le museau en avant et les crocs saillants. Le bras levé pour protéger son visage, mon père tentait de résister. Les morveux ont reculé, impressionnés, et quelques curieux se sont enfin approchés, attirés par le spectacle affriolant d'un homme déchiqueté sous leurs yeux par un ours.

J'étais le seul à savoir que c'était du chiqué. C'est comme cela que Daddu appâtait les spectateurs. Ça faisait partie de son spectacle.

Il m'a lancé un coup d'œil, j'ai discrètement tiré sur la chaîne. Găman a immédiatement reculé. Daddu s'est alors relevé d'un bond et a foncé sur lui, tête la première. L'ours a encaissé le choc sans broncher. Les braillements des gamins ont redoublé. Sur le cou de mon père, les veines palpitaient. De toutes ses forces, il tentait de chasser l'ours en dehors du cercle de craie. Găman a grogné comme s'il se mettait en colère. Quelques spectateurs ont poussé un cri. Mais pour qui connaissait Găman, il ne s'agissait que d'un léger grondement d'impatience. Il en avait marre de jouer à la bagarre et ne voulait plus qu'une chose : se goinfrer enfin du lard dont la bonne odeur lui affolait les papilles depuis bien trop longtemps.

Il était temps de finir le combat.

Au moment où l'ours allait une fois de plus refermer

ses énormes pattes sur son torse, Daddu s'est écarté. Emporté par son élan, Găman est sorti du cercle. Il avait perdu le combat. Sous des applaudissements clairsemés, Daddu a levé les bras comme s'il venait de remporter un combat olympique. Malgré le froid, la sueur se mêlait aux estafilades de sang de son dos. Găman se fichait complètement d'avoir perdu. Il venait de gagner un gros morceau de lard qu'il dévorait avec de petits jappements de plaisir.

Avant qu'ils ne se défilent, Daddu a fait le tour des rares spectateurs en leur tendant son chapeau. Quelques maigres pièces ont cliqueté. Grelottant tandis que je tamponnais ses blessures, il a fait le compte de ce qu'il venait de gagner.

Quinze leiki. Daddu a craché dans la neige.

– Gadjé de merde !

À peine de quoi assurer la pitance de Găman pour deux jours !

C'est vrai que Dimetriu l'« empruntait » et qu'on ne la payait pas, mais quand même...

Autour de nous, les gens ont repris leur manège. Ils allaient au marché et en revenaient, évitant de croiser nos regards. Ils faisaient un large détour pour ne pas se retrouver nez à nez avec Găman qui se léchait les babines en reniflant bruyamment, le museau tendu vers leurs paniers remplis de victuailles.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

L'oasis

Fils de guerre

Les yeux de Rose Andersen

Maestro !

Be safe

Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille

(recueil de nouvelles collectif)

L'attrape-rêves

Itawapa

Un monde sauvage

Collection BELLES VIES

Charlemagne

Marie Curie

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2016

ISBN 978-2-211-23498-6